

Serge
Brussolo

Trajets et itinéraires
de la mémoire



folio
SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

Serge Brussolo

Trajets
et itinéraires
de la mémoire

Denoël

Ces nouvelles ont été précédemment publiées
dans différents volumes de la collection
Présence du futur aux Éditions Denoël.

© *Éditions Denoël, 1980, 1981 et 1993.*

Couverture : illustration de Sam Van Olfen.

Écrivain prolifique, adepte de l'absurde et de la démesure, Serge Brussolo, né en 1951, a su s'imposer à partir des années 1980 comme l'un des auteurs les plus originaux de la science-fiction et du roman policier français. La puissance débridée de son imaginaire, les visions hallucinées qu'il met en scène lui ont acquis un large public et valu de figurer en tête de nombreux palmarès littéraires.

Le syndrome du scaphandrier, *La nuit du bombardier* ou *Boulevard des banquises* témoignent de l'efficacité de son style et de sa propension à déformer la réalité pour en révéler les aberrations sous-jacentes. *Frontière barbare*, qui marquait son retour à la science-fiction, a paru directement en poche, dans la collection Folio SF.

Vue en coupe d'une ville malade

1

L'enseigne du motel s'alluma brusquement sur l'autoroute, jetant un flot de lumière colorée à l'intérieur du bungalow plongé dans l'obscurité. Georges s'étendit sur le lit ouvert, entre les valises prêtes à être bouclées, la tête tournée vers le carré lumineux de la salle de bains. Le souffle rauque d'Henna lui parvint, amplifié par la caisse de résonance de la baignoire. Il n'eut aucune peine à se l'imaginer : nue ou simplement vêtue d'un tee-shirt sérigraphié au sigle de l'école, les mains soudées au carrelage saupoudré de sciure, rythmant de son souffle sa centième traction. S'épiant d'un œil sans indulgence dans la glace carrée qu'elle avait l'habitude d'orienter au ras du sol pour mieux déceler toute éventuelle faiblesse. La sueur devait sourdre de ses cheveux en brosse jaune paille, inonder les méplats de son visage, charger ses sourcils de gouttelettes brillantes. À moins que le goût salé poissant en ce moment ses lèvres ne fût plus celui des larmes que celui de la sueur...

Elle apparut brusquement dans l'encadrement de la porte, masquant la lumière...

— Qu'est-ce que tu fais dans le noir ?

Le ton de sa voix chantait une note plus haut que de coutume, donnant à chacune de ses phrases une sonorité désagréablement fausse. Au tintement métallique provenant de la coupelle posée sur la table de chevet, Georges devina qu'elle récupérait l'alliance enlevée avant chaque séance d'entraînement. Un bruit mou de serviettes entassées. Un couvercle qu'on rabat. Il fut heureux que l'obscurité de la chambre les dissimulât l'un à l'autre, bien qu'Henna n'éprouvât probablement aucune gêne à étaler ses sentiments. Ils n'échangèrent pas un mot le temps que mit Georges pour rassembler ses affaires. Henna entassait les valises dans le coffre de la voiture. Georges nota une dernière fois le bruit de la mer derrière l'autoroute entre deux rugissements de moteur, le crépitement du sable sur la carrosserie. Les vacances agonisaient, bientôt on stopperait les stimulateurs solaires pour leur permettre de se recharger. Ce serait l'hiver.

Six ans, six rendez-vous au même motel, et chaque fois pour Georges l'attente, et les nuits vides pendant trente jours. Imaginer Henna avec l'autre... avec cet amant annuel, ponctuellement retrouvé de vacances d'été en vacances d'été. Il se demanda s'il aurait la force de supporter ce calvaire une septième année... quoique son intuition lui chuchotât qu'il n'y aurait probablement pas de septième rendez-vous.

Déjà la voiture filait dans la nuit. Il se mit à suivre le jeu des mains dures d'Henna sur la courbe du volant.

— Il faudrait prendre rendez-vous pour la radiographie... murmura-t-elle comme si elle pensait tout haut.

Docilement, Georges composa le numéro de code sur le téléphone de bord, transmit la requête au répondeur automatique d'une agence visiblement débordée. Ils n'eurent plus aucun échange jusqu'aux faubourgs où les services sanitaires commençaient à dresser les inévitables camps de toile pour ceux que le service de sécurité baptisait avec euphémisme « expulsés » ou encore « sans-abri »...

Une foule fébrile faisait la queue dans la lumière clignotante des ambulances ; des hommes et des femmes encore affublés de leurs uniformes de vacanciers, de leur bronzage en tube, se disputaient des tickets de tente, un duvet ou une ration K.

Henna dut ralentir, laissant la place au camion-benne des vigiles traînant valises et fauteuils de plage, épuisettes et canoës gonflables vers la gueule du grand incinérateur. Georges esquissa un geste pour remonter sa vitre, mais déjà le nom d'Henna circulait dans la foule. Une marée de mains moites s'agglutina à la carrosserie. Des bribes de phrases se bousculèrent à ses oreilles...

« ... nous ne sommes pas riches, mais / économies / si rendez l'appartement... » ou encore « ... villa me vient de ma mère / prête à tout pour la récupérer / paierai ce que vous voudrez... »

Déjà on leur jetait des morceaux de papier couverts d'adresses, de chiffres, de propositions. Georges lut des sommes, au hasard... modestes, énormes. Désespérées.

Henna eut un mouvement agacé de la tête, son visage s'était fait dur. Elle accéléra et les mains se décollèrent une à une dans une bordée d'injures. Le camp de secours disparut, happé par l'obscurité.

Georges ferma les yeux. Il était heureux que la nuit soit tombée, ainsi ils ne verraient pas la maison. Juste une masse sombre, piquetée du reflet bleuâtre des vitres, qu'Henna interrogeait longuement du regard. Il tâta dans la poche poitrine de sa chemise la clef plate du verrou de la cave. Son domaine.

À présent, les mains d'Henna laissaient des traces moites sur le volant. Jamais auparavant Georges ne l'avait vue inquiète à un retour de vacances, et il en conçut un étrange malaise. Malgré lui, ses yeux interrogèrent la courbe des biceps nus, les attaches des poignets... Tout cela respirait la même puissance contenue.

Il se secoua.

Les roues chuintèrent sur le parking. Ils étaient arrivés.

Georges baissa la tête, ajustant sur son nez les gros verres brillants de ses lunettes de soleil polaroid. Il espérait augmenter ainsi la densité de la nuit, gommer la maison.

Durant toute la longueur du chemin séparant la grille du perron, il garda les yeux obstinément fixés sur les dalles de pierre rose pointillant la pelouse. Il s'arrêta au pied du petit escalier, la rampe de fer forgé paraissait curieusement élastique sous la main, et la hideuse tête de dogue de métal bleuté qui la terminait brillait d'un éclat neuf. Il chercha dans sa mémoire si la chose s'était produite les années précé-

dentes, si les symptômes s'étaient déjà manifestés si près de la rue... La voix d'Henna vint interrompre le cours de ses réflexions, elle avait décroché le radiotéléphone pour tenter d'obtenir un rendez-vous plus rapide avec le service de radiologie.

Encore une fois il fouilla dans ses souvenirs, cherchant dans le comportement de sa femme lors des précédents retours de vacances de pareilles traces de fièvre, d'énervement... pour ne pas dire d'angoisse, mais il vivait depuis tant d'années en marge de la réalité quotidienne... sa mémoire ne véhiculait plus qu'une masse d'images floues, peut-être inventées.

Henna criait quelque chose. Il mit plusieurs secondes à réaliser qu'elle lui désignait le bungalow d'observation. Ils ne pénétreraient pas dans la maison ce soir, Henna préférait visiblement s'en tenir à une approche prudente.

Georges haussa les épaules, protégé par l'obscurité. Il n'aimait pas le bungalow. Une casemate taillée en blockhaus, toute de matière synthétique ignifuge «aseptisée», rebelle (du moins jusqu'à présent) à toute contamination.

Son installation avait coûté une fortune. Il se mit en marche, fixant toujours le contour accidenté des dalles roses.

Henna n'ouvrirait pas la maison avant le lever du soleil... il tâta dans sa poche la petite clef de cuivre de la cave.

Attendre.

Le service de radiographie vint la nuit même, et elle s'en trouva contrariée. L'obscurité n'était pas totale, la lune trop présente et les étoiles trop claires. Toutes choses atténuant d'ordinaire la précision de la radiographie. Elle en fit la remarque aux filles disposant les réflecteurs de rayons contre les murs d'angle, mais n'obtint aucune réponse. Au téléphone. Elsa la doctresse / architecte du groupe lui répliqua qu'étant donné le nombre sans cesse croissant d'habitations contaminées il n'était plus question d'attendre le meilleur moment pour procéder à une prise de clichés. Désormais, le planning commandait, et sans le renom de l'école de combat elle eût été réduite à louer les services d'un radioscopeur sauvage dont la fiabilité n'excédait jamais, dans le meilleur des cas, 40 %.

L'enveloppe lui fut portée trois jours plus tard par un gosse à vélo qui la jeta à la volée par la fenêtre de cuisine, sans même prendre le temps de s'arrêter. Un peu fébrile, elle s'enferma dans son bureau, brancha le groupe électrogène de la table lumineuse et disposa les clichés côte à côte. Il y en avait dix, dont cinq qu'elle dut écarter d'emblée à cause de réglages défectueux à la prise de vue. Elle entreprit ensuite d'explorer chaque centimètre carré des négatifs au moyen d'une forte loupe. La maison prenait sur la gélatine un curieux aspect fantomatique, toutes les cloisons, tous les meubles devenus transparents se superposaient les uns les autres comme s'ils eussent été de verre. Par endroits, la photo, avec une précision hallucinante, avait noté la présence d'objets tapis au fond de tiroirs minuscules... une vieille col-

lection de revolvers nains d'Andromède que Georges avait dû payer une fortune, une main bleue apprivoisée probablement morte étouffée depuis longtemps, une...

La loupe montait et descendait, scrutant chaque pouce de la surface brillante, pourtant aucune zone d'infection n'apparaissait, ni sur les poutres, ni dans la chaufferie, ni sur le parquet.

Perplexe, elle sortit du classeur les clichés des années précédentes. Il y avait six dossiers bourrés de photos et de notes. Les radiographies y étaient nettement plus révélatrices, et les zones d'engorgement se traduisaient par de grosses poches noires et floues, comme un essaim d'abeilles malsaines qui aurait élu domicile à l'intérieur des murs et des poutres. Cette année, la maison paraissait en sommeil, pratiquement saine. Henna savait pourtant qu'il ne pouvait en être ainsi. Alors? Une ruse? Une économie d'énergie en prévision d'un affrontement long et douloureux?

Elle étudia un moment encore les cinq clichés puis dut couper l'éclairage de la table lumineuse, la chaleur gondolant la pellicule. Pour vaincre la pointe d'inquiétude qui lui taraudait le plexus elle décida d'entamer une tournée d'inspection aux étages inférieurs, aucune attaque n'était jamais survenue si bas, elle serait donc relativement à l'abri d'une mauvaise surprise. Après avoir dévidé deux couloirs, ses pas la portèrent machinalement vers sa salle de réunion personnelle où s'étaient accumulés au cours des années les fétiches, les prises de guerre et les distinctions honorifiques...

La salle des trophées... à voir l'épaisse couche de moisissure recouvrant la demi-sphère de l'interrupteur, elle comprit qu'il était inutile de solliciter les néons couvrant l'étendue du plafond.

La porte se referma sur ses reins, lentement, alourdie de cuir et de ferrures, et elle se retrouva engluée dans le cube d'obscurité où l'alignement des coupes d'argent n'allumait plus aucun miroitement. Même l'odeur avait changé. Elle chercha vainement les effluves tenaces des tabacs rèches ou lourds prisonniers des pots de faïence noire, de ces feuilles qu'elle aimait à mâcher au cours des soirées en compagnie d'Helen, ou de Martha.

Helen... Martha.

La salle des trophées, des veillées d'armes aussi. Combien d'affrontements avait-elle médités, le corps abandonné aux bras d'un fauteuil, la tête en feu, pointant sur les radiographies les zones dangereuses, ces poches par où le venin de la maison jaillirait, mortel ?

Comme pour invoquer l'esprit de la salle, sa main dénoua la ceinture de toile rèche, ses épaules jouèrent dans l'ouverture du col, rejetant la robe sur ses talons. Elle avait toujours observé le vieux rite de sa promotion : combattre nue, sans protection d'aucune sorte. C'était cela, et cela surtout, qui les distinguait des entreprises d'assainissement, avec leurs employées bardées de plaques de nylon pare-balles, casquées de plexiglas, fracturant les habitations à l'abri de boucliers anti-feu.

L'humidité la surprit, et elle réprima un début de chair de poule. Tendait les mains en aveugle, elle se

mit à quêter du bout des ongles les courbes métalliques des trophées disséminés au hasard des étagères. Mais les coupes ne lui offrirent qu'une surface vert-de-grisée, déjà piquetée et rugueuse, semblable à sa propre peau. Un moment elle fut tentée d'établir une comparaison entre le globe d'un de ses seins et la demi-sphère d'acier que ses doigts parcouraient. L'odeur de moisissure devait sourdre des parois, des lambris probablement disjoints, aux fibres gonflées.

Elle renonça à ôter son slip, et s'assit très droite au bord du fauteuil, hésitant à plaquer ses omoplates contre un cuir vraisemblablement couvert des petites tumeurs blêmes des champignons d'humidité. Rien ne troublait la densité de l'obscurité et elle ferma les yeux sans éprouver de changement notable. Se concentrer, éprouver son corps comme on essaie un vêtement neuf dans une cabine d'essayage, en sentir les défauts, les malfaçons. Le pli au milieu du dos, ou la couture trop épaisse. Jusqu'à présent l'essayage s'était toujours passé sans problème, aujourd'hui elle hésitait, mal à l'aise... Ses doigts durcis par les massages au sel se plantèrent sans indulgence dans ses cuisses, son ventre, vérifiant la solidité de l'armature, la souplesse des joints.

Instinctivement pourtant, elle savait qu'elle ne trouverait rien. Aucun amollissement des muscles, aucun bourrelet de graisse...

Quoi alors ?

Déjà tout l'été elle avait interrogé en vain la glace de la baignoire du motel. Elle avait même été jusqu'à payer un petit photographe miteux afin qu'il la prenne nue sous tous les angles, mais la pile de clichés n'avait

pas répondu à ses interrogations. Elle s'y trouvait pour tout dire « très valable », « comestible » avec son corps musclé, solide, aux attaches puissantes, ses cheveux de paille rêche rasés très haut sur la nuque. Alors ?

Il aurait fallu changer de regard, « acheter des yeux d'homme », comme disait souvent Martha. Alors, peut-être aurait-elle vu quelque chose, une certaine coloration de la peau, une brillance de la chair annonçant la vieillesse ? Un début de moue, la cassure d'un sourire où prendra bientôt racine le réseau de rides qui entaillera les commissures comme deux cicatrices ?

Les hommes ont peut-être cet instinct, cette prescience qui leur fait diagnostiquer un mal encore embryonnaire. Elle s'exaspérait à chercher la trace effective de symptômes encore en gestation.

Elle...

D'ailleurs Jean s'y était-il trompé ? Souvent, étendue sur la phosphorescence de la plage, elle avait senti le poids de son regard. Quelle trace avait-il isolée qui lui échappait à elle pourtant habituée à détecter les mille pièges de la maison, à traquer l'image de sa mort dans les rainures d'une latte de parquet ?

Depuis elle doutait. Jean ne serait pas à leur prochain rendez-vous annuel, la même chose s'était passée pour Helen et Martha, la fin de leur carrière de combattante avait coïncidé avec le déclin de leur vie sexuelle. Ou devait-on dire l'inverse ?

Helen avait, elle aussi, douté, et comme pour Martha, la maison s'était refermée une dernière fois sur elle pour ne plus la rendre.

Elle tenta de se secouer. À sa sortie de promotion

la passion de la chasse l'étreignait à tel point qu'elle annihilait toute pulsion sexuelle. La chose se trouvait d'ailleurs assez répandue et ne constituait en aucune façon un cas d'exception. Lorsqu'elle s'était mariée à Georges, l'obligation de devoir lui faire l'amour au minimum une fois par semaine avait revêtu l'aspect d'un atroce pensum. D'ailleurs pourquoi s'était-elle mariée si jeune, à vingt-deux, non vingt-trois ans, sa période de traque légale à peine terminée ? À présent elle devait s'avouer que la maison qu'apportait le jeune homme en dot avait constitué un élément capital dans sa décision. Trop de combattantes se trouvaient réduites, faute d'habitation personnelle, à louer leurs services de ville en ville pour des primes dérisoires. Il est vrai qu'à l'époque les maisons atteintes par le mal n'étaient pas encore légion. L'hôtel particulier de Georges, avec ses colonnades, ses balcons, l'imbrication des escaliers multiples, ses loggias, la toile d'araignée des couloirs sombres et cirés, l'empilement des caves, avait exercé sur elle une véritable fascination. Elle y voyait se dessiner le théâtre de futurs champs de bataille, de stratégies féroces, d'affrontements subtils. À l'époque l'habitation était saine, il suffisait d'attendre. Elle avait attendu...

À l'école, elle avait tout de suite fait partie de celles qui n'envisagent pas de monnayer leur savoir. Elle ne concevait la fonction de combattante qu'en tant qu'art. Privée de demeure personnelle elle eût dû se louer pour subsister, ou entrer dans un corps d'assainissement, ce qui revenait au même. Propriétaire, elle restait libre d'exercer comme bon lui

semblerait, selon ses propres techniques, sans souci d'une quelconque rentabilité.

Les années avaient passé, elle avait combattu sur d'autres terrains, des demeures de qualité aux architectures les plus variées, refusant toute prime, mais exigeant un affrontement à la mesure de son talent. Son nom brillait déjà d'un certain éclat quand « sa » maison avait été contaminée à son tour ; depuis elle avait abandonné tous les autres terrains de manœuvre, ne se consacrant qu'à son champ de bataille personnel. Helen et Martha lui avaient vivement reproché cette attitude aristocratique, mais leurs critiques n'étaient peut-être pas entièrement exemptes d'une certaine jalousie. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait comprendre en quoi ses talents de combattante fussent sortis grandis d'un assaut contre une usine, d'une lutte sans finesse, de ce qu'elle avait coutume d'appeler « un pilonnage d'artillerie »...

Le cours de ses pensées bifurqua brusquement : elle venait de se rendre compte qu'elle se trouvait être désormais la dernière représentante de « l'escadrille »... Jadis il y avait eu Helen, Martha, dont la carrière serait longtemps citée en exemple ; la petite Esther, géniale dans ses pièges mais incapable d'une action prolongée. Inje, la Suédoise, qui ne pouvait vaincre une maison sans causer sa destruction totale.

Malgré leur science, malgré leur courage, toutes avaient disparu. Elle se demanda un instant si sa longévité, inhabituelle pour une combattante ayant soutenu autant d'affrontements, n'était pas le résultat d'un parfait équilibre physique. Et voilà que cet équilibre se trouvait rompu...